



# La nouvelle poésie française de Belgique. Réflexions autour d'une publication récente<sup>1</sup>

COMMUNICATION D'YVES NAMUR

A LA SEANCE MENSUELLE DU 10 OCTOBRE 2009

Liliane Wouters et moi-même l'avons maintes fois répété : les anthologies qui explorent le présent sont souvent sujettes à discussions, elles sont fragiles et doivent être recomposées régulièrement.

Celle dont je tire prétexte pour cette présente conversation n'y échappe pas. Pire encore, elle est au cœur même de toutes les incertitudes puisque cette *lecture* (un terme que je préfère au mot *anthologie* qui implicitement suggérerait un choix plus restreint que le mien), cette lecture donc, entend faire plus ou moins le point sur les différentes écritures pratiquées par nos jeunes poètes. Les choix sont donc éclectiques et ne traduisent pas toujours, loin s'en faut, mes propres aspirations ou mes penchants naturels. Peu importe d'ailleurs, puisque le but de ce travail consistait à dresser en quelque sorte un « cadastre » de la poésie pratiquée par nos plus jeunes poètes belges, à savoir des auteurs nés après mai 68 et dont les aînés ont la quarantaine.

Le travail achevé, je me suis ainsi retrouvé (fort étonné, je vous l'avoue) avec une liasse de quelque mille à mille deux cents pages de textes parmi lesquels il m'a bien fallu faire un premier choix puis un second.

---

<sup>1</sup> *La nouvelle poésie française de Belgique*, une lecture de poètes nés après mai 68, Le Taillis Pré, 2009.

Le livre ainsi publié, soit quelque six cents pages, me donnait enfin le sentiment d'avoir accompli, si pas un exploit, à tout le moins une œuvre utile qui me semblait ne jamais avoir été entreprise auparavant. Certes, les éditions de *L'Hippogriffe* et Gilbert Varin avaient bien fait paraître en 1954 un volume d'une soixantaine de pages consacré à la jeune poésie belge de l'époque (on y trouvait parmi eux Philippe Jones ou Liliane Wouters). Dès 1949 aussi, la revue française *Septembre* avait fait paraître un petit dossier de *Dix-huit poètes Belges* dont les plus jeunes étaient Philippe Jones ou Jeanine Moulin. De son côté, en 1995, *L'Arbre à paroles* avait aussi fait paraître en revue deux volumes consacrés aux jeunes poètes, soit une quinzaine de noms au total, mais jamais, me semblait-t-il, on n'avait osé donner à ces jeunes générations une place aussi importante quand on pense qu'ils sont, dans cette présente *lecture*, une cinquantaine.

Ma surprise fut grande lorsque, dans les propositions récentes d'un bouquiniste, je découvris un titre qui m'intéressait plus que d'autres et que je m'empressai donc d'acheter : une *Anthologie de la nouvelle poésie française de Belgique*, un volume paru en 250 exemplaires seulement, aux *Éditions de la revue Sang Nouveau*, situées au 47 de l'avenue Gillieaux à Charleroi. C'était... en 1934 !

Voici, *est-il écrit dans la préface de cet ouvrage*, une entreprise qui n'a pas encore été tentée : une anthologie de la nouvelle poésie française de Belgique. Sans doute existe-t-il des anthologies dans lesquelles sont rassemblées selon le hasard des camaraderies, des œuvres de poètes parfois, de versificateurs souvent. Prétendre que ces recueils, bric-à-brac parfois émouvants de puérité, représentent la nouvelle poésie française de Belgique serait difficile.

On peut avoir du respect pour l'œuvre d'Albert Giraud, de Fernand Séverin, de Georges Marlow. Qui oserait soutenir sérieusement qu'elles participent aux tendances nouvelles ?

En 1934, il existe encore des esprits, ayant conservé une mentalité d'arrière-province, attendant de la poésie ce qui satisfait leur sentimentalité : joies et peines du cœur. Comme les mots n'ont plus la même résonance, que l'imagination explore un domaine à l'opposé du monde visible, il leur est impossible de comprendre — et d'admettre —, la poésie d'aujourd'hui.

Baudelaire est la cause du décalage, imperceptible à l'origine, qui s'élargit rapidement et profondément. Avant lui — Gérard de Nerval excepté — le monde visible avait seul de l'importance. Baudelaire, le premier voyant (un vrai Dieu, déclare Rimbaud, maître du feu lui aussi) donne un domaine nouveau à l'imagination. L'univers devient une forêt de symboles, un message à déchiffrer. La grande tâche est d'arriver à la Connaissance entière. Voilà la mission du poète, voyant, mystique.

Cette préface n'est pas signée, mais il y a fort à penser qu'elle est l'œuvre de l'un ou des deux responsables de la revue *Sang Nouveau* (Nestor Miserez et Philippe Pirotte) où cette anthologie était d'abord parue en deux livraisons durant l'année 1934. Comme d'ailleurs on ignore l'auteur ou les auteurs de ce présent choix. Très probablement s'agit-il de Miserez et Pirotte eux-mêmes.

Ce qui m'intéressait dans cet ouvrage de 130 pages environ, c'était de prendre connaissance des auteurs choisis, de leur âge à l'époque de cette publication (1934) et de voir quels étaient ceux dont on se souvenait aujourd'hui encore, ce qui me permettrait d'évaluer la perspicacité d'une anthologie réservée aux jeunes ou son côté aléatoire.

Ils sont dix-huit (Miserez et Pirotte compris) et seuls Henri Vandeputte (1877), Jean de Boscchère (1881), Franz Hellens (1882) et Melot du Dy (1891) sont à l'époque âgés de plus de quarante ans. Les autres ont pour noms : Robert Guiette (1895), Jean Teugels (1896), Marcel Thiry (1897), déjà l'auteur de *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* (paru chez Thône en 1924), Hilda Bertrand (1898) dont on annonçait la publication prochaine de *Un Chemin de l'Ascension*, Pierre Bourgeois (1898), Henri Michaux (1899), l'auteur à cette époque de *Qui je fus, Ecuador et Un certain Plume*, Georges Linze (1900), Philippe Pirotte (1900), Odilon-Jean Périer (1901), hélas déjà disparu, Nestor Miserez (1902), Hubert Dubois (1903), Jean Glineur (1906), redécouvert voici quelques années par André Doms, Gommaire Van Looy (1905) et Jean Milo (1906).

Je pouvais donc être plus ou moins rassuré sur l'utilité et la clairvoyance d'une telle anthologie dévolue aux jeunes auteurs (même si ici encore le choix était restreint), espérant avoir un sens critique aussi aiguisé que mes prédécesseurs.

Mais une chose était probable voire certaine : plusieurs d'entre eux disparaîtraient tôt ou tard.

Un autre travail, qui m'avait personnellement fort impressionné dès sa sortie en 1974, me sert aussi de caution à pareille entreprise, fût-elle fragile comme nous l'avons déjà mentionné.

Il y a plus d'une trentaine d'années, le regretté Bernard Delvaille publiait aux éditions Pierre Seghers une volumineuse anthologie intitulée *La nouvelle poésie française*. Les auteurs présentés avaient, pour les aînés, la quarantaine à peine, quant au plus jeune, il s'appelait Eugène Savitzkaya et il avait à peine vingt ans. Une anthologie qui devait faire date, même si elle fut mal accueillie par les bien-pensants de l'époque et les critiques officiels qui l'avaient prise « pour un panthéon, pour une image définitive de la poésie d'aujourd'hui ».

Ainsi pouvait-on découvrir tout au long de ces quelque six cents pages, les avant-gardes de l'époque dont ces auteurs proches du *Manifeste électrique aux paupières de jupes* qu'avait signé Michel Bulteau en 1971 (je pense particulièrement ici à Serge Sautreau, Yves Buin ou Alain Jouffroy). Figuraient là aussi les proches des revues *TXT* comme Christian Prigent ou Jean-Pierre Verheggen, ceux encore qui gravitaient autour de la revue *Tel Quel*, Marcelyn Pleynet ou Denis Roche. Y apparaissaient aussi les noms de Daniel Biga, Pierre Dhainaut ou Lionel Ray... Un ouvrage visionnaire à plus d'un titre.

Quant aux quelques poètes belges présents dans cette anthologie, ils avaient pour noms : Jean-Pierre Otte, Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya, Christian Hubin, Jean-Pierre Verheggen, William Cliff, Michel Stavaux et Daniel Fano.

Si aujourd'hui j'ai aussi évoqué cette anthologie, c'est parce qu'il me semblait que je pouvais faire miens les propos de Bernard Delvaille lui-même lorsqu'il présenta à l'époque son travail. C'est que, je l'espère, nos desseins sont assez semblables.

Cette anthologie, *écrivait Delvaille*, est un livre d'humeur. Elle ne se veut pas consécration, mais ouverture et pari. Elle se voudrait avant tout subversive, car la poésie doit être subversive, voire, terroriste. Dans un univers encore — mais pour combien de temps ? — tout préoccupé de concurrence sociale, de conventions, de

hiérarchies et de cette fatuité que donne le confort moral, la parole de Baudelaire se révèle plus vraie que jamais : « Tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, — de poésie jamais.

Qu'ajouter de plus à cette merveilleuse entrée en matière ?

Cette présente anthologie — que tout un temps j'avais pensé intituler, comme le livre de Macedonio Fernández paru chez Corti, *Papiers de nouveau-venu et continuation du rien* — est, je le rappelle, une lecture de poètes belges nés après mai 68. Exception faite de Yves Colley, né quelques semaines plus tôt, mais fallait-il l'exclure pour autant ? les plus âgés comme Laurence Vielle, Anne Penders et Théophile de Giraud sont nés aux alentours de ces événements qui marquèrent notre jeunesse à nous. Quant aux plus jeunes, ils n'ont pas encore vingt-cinq ans ou à peine, ils s'appellent Raphaël Micolli, Kathleen Lor, Alexandre Valassidis, Nicolas Grégoire, Damien Spleeters ou encore Coton, et ils nous offrent déjà des pages d'une belle densité.

Quel regard dès lors poser sur ces « poètes d'après mai 68 », quelles constatations s'imposent, quelles leçons tirer de ces lectures ? Le lecteur attentif aura ses propres réponses comme il aura ses propres sympathies pour tel ou tel autre poète. Mais quelques constantes paraissent déjà se dégager d'un tel travail.

Ainsi suis-je frappé par l'importance que prend aujourd'hui le poème en prose chez de nombreux auteurs, s'inscrivant dans la tradition d'un Michaux ou d'un Marcel Lecomte. Les poètes belges, il est vrai, ont souvent été tentés par ce type de forme fixe. Qu'on pense à Fernand Verhesen, Philippe Jones, Michel Lambiotte, Jacques Crickillon, André Balthazar ou Gaspard Hons, nos poètes ont souvent travaillé cet espace singulier que représente le poème en prose. Mais ici, plus qu'à d'autres moments, le poème en prose s'impose comme un genre fréquenté par nombre d'entre eux : qu'il s'agisse de Ben Arès, Frédéric Saenen, Laurent Robert, Raphaël Micolli, Antoine Wauters, Stéphane Lambert toujours à la frontière des genres et tant d'autres. Pour illustrer mon propos, j'ai choisi de

m'attarder quelques instants sur deux auteurs qui jusqu'à ce jour ne pratiquent que le poème en prose : Ben Arès et Antoine Wauters.

Ben Arès est né le 28 mars 1970 à Liège. Mais l'île de Madagascar devient pour lui une terre d'attaches, l'île rouge par excellence, sa « bleue de prédilection », dit-il. Il y passe trois mois par an. Il fut éditeur responsable de la revue *Matières à poésie* (création en janvier 2006). Il est, depuis décembre 2008, avec David Besschops et Antoine Wauters, coresponsable de la revue *Langue vive*. Quelques livres parmi ses publications : *Aux secrets des lèvres* (Tétrasyre, 2006), *Entre deux eaux*, avec Colette Decuyper (Le Coudrier, 2007), *Eau là eau va* (éditions (o), 2007), *Rien à perdre* (La Différence, 2007), *Ne pas digérer*, roman (La Différence, 2008). *Cœur à rebours* (La Différence, 2009) vient de paraître et *La déferlante* est à paraître chez Maelström (bookleg, 2009).

Il rendit grâce à l'argile au cri de son talon rendit grâce au four au pétri des nuits blanches rendit grâce aux couteaux du cours dense à l'injuste des rivières rouges il coupa le cordon des ruptures répétées des ruptures en averses en averses et retira l'ego d'un soleil impotent il édifia de rendre matières aux lèvres à l'épure qui grise pulvérise rétorqua aux verts du soupçon solide d'un souvenir balbutiant d'un souvenir défoncé

\*

En attendant Bénarès la quête de son nom en attendant Bénarès sur la côte la quête de son ombre voilà qu'il gardait les braises à nu du fragile équilibre voilà que l'heure brûlait et s'imposait de poser les limites de pied ferme la maîtrise de la langue où passion n'est plus la réponse du chant manquant mais la voie de l'unité du poing qui sert l'étranger l'étrangère aux lèvres de lune et d'air aux retours ô combien discrets et songeurs

(Extraits de *Rien à perdre*)

Antoine Wauters lui, est né en janvier 1981 et il vit à Liège, sa ville natale. Il a écrit trois livres: *Os* (au Tétrasyre, 2008), *Debout sur la langue* (chez Maelström, 2008) et *La bouche en quatre* (au Coudrier, 2008). Depuis mai 2008, il est coresponsable

éditorial de la revue littéraire *Langue vive*. Licencié en philosophie, il enseigne par intermittences. Lauréat du Prix Pyramides 2008, concours poétique biennal en communauté Wallonie-Bruxelles et il vient d'obtenir le Prix Polak 2008 de L'Académie royale de langue et de littérature françaises pour *Debout sur la langue*.

Ce que je dis vient de la terre autant que de la mer. Du ventre de terre et de la mer de ventre. Jour et nuit sans repos, les mots sont posés sur la tempe, bleue, fragile, de la croûte terrestre. Lorsque je dis *j'écris*, peut-être ne faut-il rien entendre d'autre que *je me penche, tends la main, ramasse rocs et rochers sonores*.

\*

Le corps est plongé dans la glaise qui, tout au fond, est du feu, de l'eau filant rouge, souveraine. C'est là, dans cette alliance montée au ventre, qu'ensemble, main dans la main, fondent l'espace et le temps. Là que le corps redevient l'oreille du monde et, battant sourd le sang, en accouche les voix.

\*

La langue, je la cours en tous sens, la pétris de mes peaux jusqu'à la briser net, l'avaler en son centre. Puis je m'y tiens droit, debout, pieds terrés fermement, comme une oreille vissée au trou du fond, une paume ouverte sur un monde intérieur qui me précède et même, me préexiste.

(Extraits de *Debout sur ma langue*)

Autre constatation dans cette lecture : l'importance qu'acquiert aujourd'hui l'oralité, l'immédiat d'un discours. La reconnaissance et l'accueil grandissant du slam et des lectures-performances ne sont peut-être pas étrangers à ce phénomène-là. Des auteurs comme Damien Speeters ou Maxime Coton, dit Coton, s'inscrivent dans cette lignée de poètes qui « montent sur scène ». Un Nicolas Ancion, qui cultive volontiers l'humour et la dérision, leur est également proche. On doit d'ailleurs, autour de cette mouvance, évoquer le rôle d'une maison d'édition comme *Maelström* dont la collection *bookleg* s'est faite le témoignage des différentes performances.

Citons aussi une Laurence Vielle dont le texte dit par elle-même investi à merveille la scène. Il faut être témoin de ses lectures pour mesurer toute l'importance du poème « mis en scène ou en ondes ». Voici un extrait d'un texte que je tiens pour remarquable :

– Et pour le roi Ouloumbalé, vous avez dansé ?

– Oui

– Et pour l'empereur de Néo Aristie ?

– Oui, aussi

– Et le Rabbin des Phatitiques, vous a-t-il vu danser ?

– Oui, oui oui

– Et le prince Cygogne de Popotamie ?

– Bien sûr

– Et la grande reine d'Allégrarine ?

– Oui

– Et les cimes d'Hystagore ?

– Aussi

– Et la Blanche Aline vous a-t-elle vu danser ?

– Mais oui

– Alors tous vous ont vu danser ? Tous tous ?

– Tous tous tous, oui, tous les visages et tous les points du monde, et les forêts orléanes et les déserts pitracopes et les mers amnésiques. J'ai dansé sur les sommets les plus aigus. J'ai dansé sur les sables les plus fins, sur les mousses les plus langoureuses et aux fumées les plus veloutées, j'ai dansé sur les tapis d'orages, les animaux fiévreux ont posé sous mes pieds leurs fourrures, j'ai dansé et les nuages se pâmaient, sous tous les cieux j'ai dansé. Et sous le ciel magistral d'aujourd'hui. Chacun de mes pas dansait. Le plus pauvre du monde m'a vu danser. Il riait. Le plus fortuné m'a vu danser. Il pleurait. J'ai dansé dansé dansé. J'ai tourné tourné tournoyé, dans les rues les hommes m'enlaçaient un moment la taille, et tous, je les enlaçais dans mes longues jupes, j'ai dansé en cercle, en carré, en hexagone, en pentagone, j'ai dansé tourmentée, j'ai dansé toutes les formes, j'ai dansé le premier souffle de l'enfant, le dernier souffle du vieillard, j'ai dansé en silence, j'ai dansé dans les vents, toujours j'ai dansé, dormant, criant, rêvant, je

dansais, je dansais toujours. J'ai dansé immobile, j'ai dansé invisible, j'ai dansé toute petite, j'ai dansé grande géante, j'ai dansé en poussière, la tête renversée, les hanches ouvertes, j'ai dansé coupée en deux, j'ai dansé plus grande que moi, j'ai dansé la tête fendue, les yeux écarquillés, j'ai dansé le corps plus lisse qu'une pêche, j'ai dansé ensanglantée, j'ai dansé irréversible, j'ai dansé froide, j'ai dansé plus maigre qu'un os, j'ai dansé plus légère qu'un voile, j'ai dansé plus épaisse qu'une montagne, j'ai dansé raide, j'ai dansé sans vouloir danser, j'ai dansé ne sachant pas que je dansais, j'ai dansé violée, j'ai dansé en miroir, en cascade, en fleur, en prière et sirène, j'ai dansé baleine et citrine, sourde et sibylline, j'ai dansé avortée, j'ai dansé sans parents, j'ai dansé sans amis, j'ai dansé en famille, je ne sais plus ce que veut dire danser, j'ai dansé, j'ai dansé, pourquoi j'ai dansé, je ne sais plus, je ne sais pas, un instant un homme me prend la taille et me dit: arrête-toi de danser. Il fait chaud chez lui; les tapis sont des aiguilles de pin dorées. Je repars encore, je repars, et je danse, je danse encore, pour ne plus m'arrêter, pour ne plus savoir que je danse, pour ne plus dire : je danse, je danse pour que la danse soit plus vivante que moi-même, je danse pour que mon corps soit plus amnésique que moi-même, pour que mon visage soit plus présent que moi-même, je danse pour danser, je danse empalée, je danse envolée, je danse mouette, je danse confiture, je danse branche morte, je danse bleu, pourquoi je danse, je danse morte, je danse disparue, je danse voilà, je danse débris, je danse suicide, je danse aïeul, je danse cravate, je danse Babel, je danse Sarah, ébranlée je danse, charmée je danse, au diable je danse, pourquoi je danse, je danse et je danse au bûcher, je danse chat et je danse, je danse, pourquoi je danse, je danse quiquine, quaquane et quoquone, je danse blatte et blette, quichotte et quachette, je danse papa, je danse pipi, je danse popo, je danse carafe ou ruisseau, je ne sais plus ce que veut dire danser, je danse en pensant aux enfants qui ne se balanceront pas dans mon ventre parce que je suis sans arrêt je danse en pensant à ma grande solitude dansante et une tache rouge de regret dans l'œil, je danse en pensant à l'homme trop triste qui marche dans Bruxelles plus impalpable que son ombre, je l'aime, sans m'arrêter je l'aime, je danse en pensant à l'homme plus roux que l'automne qui se promène, ivre de sa beauté, dans Paris tout en flamme, et pour qui j'ai bien peur de danser, je danse, je danse pour me faire prendre encore par le rire quand ma danse rencontrera dans la lumière qui sculpte, un grelot de rire en attente d'éclat, je danse, à côté de moi-

même me narguant sur moi-même me piétinant, en moi-même me déchirant, me  
découpant, au bord de moi-même me caressant, je danse mon parfum, je danse,  
prenez-moi par la main...

(Extrait de *L'imparfait*)

Mais ne gardons pas la langue de bois : le danger est parfois réel dans les performances. Un texte qui passerait remarquablement la rampe par différents effets de scène ou de voix peut, une fois couché dans un livre, se révéler être de piètre qualité. C'est là me semble-t-il l'un des risques majeurs de telles démarches, mais elles valent la peine d'être tentées ou à tout le moins qu'on s'y intéresse.

Ainsi en est-il de Damien Spleeters, né le 9 avril 1986 à Charleroi. Il intègre la Troupe Poétique Nomade de Maelström en 2005 avec un premier Bookleg (livret d'action poétique) intitulé *AMEN*. Il publiera ensuite *Transere*, roman, en 2006, aux éditions Maelström. Puis *Ouroboros*, poésie, Bookleg, Maelström, en 2008, et *La Prophétie*, théâtre, Bookleg, Maelström. À paraître : *TCCDTT*, 2009, Maelström. Il participe à divers actes au Québec, en France, en Belgique, en Allemagne.

Je m'appelle Damien Spleeters  
C'est le nom que l'on m'a donné  
C'est le nom que j'ai reçu  
Ici et maintenant, je suis réel  
Ici et maintenant, je suis en guerre sainte  
Ne croyez pas que je sois inoffensif  
Je sais les choses que portent les mots  
Je sais la portée de mes actes  
Je sais les mots de passage  
Les mots-clés  
Je les sais  
Je sais la mort qui permet de comprendre le monde  
Je sais le souffle qui vient sur les lèvres gonfle le ventre  
vibre la gorge

tourne et fixe enfin les yeux scande le cœur  
Je sais les voix dans le bruissement des ailes  
Je les sais

Alors ne croyez pas que je sois inoffensif  
Car je suis l'oiseau  
De retour  
Pour raconter  
L'en-aller

Nous gardons en nous pour toujours encore la marque  
de la brèche des mondes d'où nous avons émergé

Et si j'entreprends ici le ventre avec le corps vocal  
C'est pour marquer le seuil  
C'est pour montrer la lisière des mondes  
Je suis un lieu de passages  
Je suis un lieu de passages  
Une architecture de naufrages  
C'est le possible que je dis  
Je suis rempli de vides  
Et ce que je dis c'est le possible  
Je peux tracer dans le sens  
Les secrets qu'on trouve encore dans les plus vieux  
silences  
Je n'oublie pas les signes de l'écriture secrète

Je suis ma voix  
Je suis ma voix  
Maintenant

Silence

Je suis ma voix  
Je vous le dis voici que ma chair parle  
Et elle me dit son nom  
Je sais les noms  
Je les sais  
Je suis un lieu de passages  
Je suis un lieu de passages  
Une architecture de naufrages  
C'est le possible que je dis  
Ce que je dis c'est le possible  
...

(Inédit)

L'engagement citoyen est aussi présent dans cette poésie d'après mai 68. Peut-être plus que ce qu'il n'était auparavant. Qu'on lise pour s'en convaincre du Laurence Vielle ou *Le poète fait son devoir* de Nicolas Ancion.

Théophile de Giraud, quant à lui, pousse l'engagement jusqu'à la provocation extrême, voire, l'injure à la vie. Avec peut-être Christophe Abbès et Xavier Forget (qui n'a rien publié à ce jour), il fait partie de ces inclassables qu'André Blavier appelait les « fous littéraires ». Quel scandale suscitera-t-il encore après le badigeonnage de la statue équestre de Léopold II ? Faisons-lui confiance, nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec cet émule d'André Stas. Et cela, qu'on le veuille ou non, oxygène un peu notre quotidien.

Parmi les architectes de la langue — disons ceux qui construisent et mettent en scène sur papier, ce qui n'est pas non plus toujours sans risque — il me faut évidemment citer Anne Penders et Gwenaëlle Stubbe. Ces voies-là ont certes été investiguées il y a déjà longtemps avec des auteurs comme Jean Daive et plus récemment Elke De Rijcke, publiée également au Cormier. Cette approche de la poésie eut de nombreux adeptes dans les années septante avec des auteurs comme Anne-Marie Albiach, Joseph Gugluemi ou un Lionel Ray dont on aurait aujourd'hui peine à prétendre qu'il fut pourtant l'auteur de *L'interdit est mon opéra* (Gallimard, 1973). Les modes littéraires — on se souvient aussi du mouvement

minimaliste ou du mouvement électrique — sont, elles aussi, saisonnières. Ainsi de Anne Penders, cet extrait d'un livre paru au Cormier il y a peu de temps :

*Dimanche 21 novembre 2004. Midi. Martigues.*

Chercher le jaune / faut-il ?

Du Nord au Sud. Migrations ?  
Orphée / les monts de l'Olympe / Ophélie pleure  
et tu gardes au creux de ton bras les fleurs endormies.

Abstraire.  
Une plume / un lichen  
face à face.  
La vue, sur la vie nue. Mue.  
[Peut-on dessiner le silence ?]

Au-delà du geste  
— l'intention.  
Souffle / léger chronomètre de quoi ?  
Au devant des virgules. La mouche.

Taire.  
Particules mandibules / bulles d'Asie  
Cacophonie. Monde peuplé du même — multiple sur ton palier.  
Drapeau français en berne molle / l'Algérie ne va plus à l'école, elle vend de la  
tapenade d'olives  
sur le marché, le dimanche matin jusqu'à midi.  
Savante mixture sans préambule.  
Tu rempliras mon verre, un petit peu.  
Tu sauras tout à l'avance.  
Le rossignol était là qui n'y est plus / et toi, viendrais-tu si je chantais ?

(Extrait de *Jaune*)

Un Nicolas Grégoire quant à lui, voisine plutôt du côté d'André du Bouchet ou Jacques Dupin, il n'a encore rien publié en recueil mais quelques textes dans les revues. Une écriture que l'on devine contrôlée, travaillée jusqu'à ne laisser en place qu'un noyau dur. Peut-être marche-t-il aussi aux côtés d'un Christian Hubin dans ce qu'il a de plus lapidaire. En voici un exemple :

*La cathédrale – Nicolas de Staël*

balancement  
de l'obscur  
les traces de granit  
se dressent  
à l'intersection  
des fissures  
vermillon

colonne naissante  
et tombante  
alliée du désir  
d'une même implosion  
la chimère détruit  
les astres

fragments de visages  
seulement

\*

*Pour Mohammed El Amraoui*

secousse  
le tourment s'accroche  
aux branchages sommeillant

la mort                      le vide  
manifestations morcelées  
de l'inclinaison

les lueurs ont  
cette distance passagère  
face à l'écroulement  
des arbres

(Inédits)

Alexandre Valassidis, quelque peu plus lyrique, ou Antoine Wauters, comme son aîné Ben Arès, sont résolument attachés à un travail sur la langue et sur le poème lui-même en tant que sujet ; le sentiment et ce que j'appellerais grossièrement « l'homme et ses profondeurs » n'ont pas encore trouvé ici de place réelle. Avec Raphaël Micolli un peu dans la même mouvance, voilà de jeunes poètes en qui il faut placer toutes nos espérances. Mais seul demain nous dira s'ils ont répondu à nos attentes !

Alexandre Valassidis est né à Liège, en 1984 et vit actuellement à Namur. Il a publié dans plusieurs revues (*L'atelier de l'agneau*, *Le journal des poètes*, *Le Fram*, *Matières à poésie*, etc.). Son recueil *Gravats* vient de paraître à L'Atelier de l'Agneau et *Rue Poitrail* paraîtra dans quelques jours au Taillis Pré avec une lecture d'André Schmitz.

J'avais rêvé ma langue enfin délivrée, discrète et délicate. Pour parler de la saison, des jours enivrés d'éther, de l'écriture amère qui transperce ma gorge étroite, à de jeunes filles aux visages radieux. J'avais rêvé toucher les corps patients. J'avais rêvé trouver des mots meilleurs. J'avais rêvé libérer mon souffle en travers de la marche longue. J'avais rêvé expliquer les comment, pourquoi,

Et où ?

\*

Pour parler des gisants, j'avais mis ma plus belle voix (cerclée des douces patiences d'été, le regard droit, l'amer rentré, et l'aisance). La nuit se découpait lascive, une mèche de cheveux couchée, les grands gestes de l'amour quand parler se rêve sommeillant.

\*

La nuit, tu te lèves et notes l'invisible : la brume légère dans les herbes tendres hautes et tranquilles. Une image trépassée du geste féminin, décors. La main d'enfant avec laquelle des lumières ont été pendues dans la vile ; Une démarche. Les corps. Et de loin, plus bas, des hommes au schéma perdu tracent des mots.

(Extraits de *Rue poitrail*)

Raphaël Micolli est lui aussi né à Liège, le 1<sup>er</sup> avril 1983. En 2001, il publie ses premiers poèmes dans la revue *Le Fram*, et à plusieurs reprises dans *Matières à poésie*. Il se consacre pour l'instant à l'écriture. Son recueil *Voir* a été publié aux Éditions Boumboumtralala en janvier 2009 et mis en voix par le comédien Jean-Claude Piérot sur une musique de Luc Baiwir à l'Atelier de la Voix. *Corps à cœur*, pour lequel il a obtenu le Prix Lockem 2008 (Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique), vient de paraître au Taillis Pré avec une préface de Jacques Crickillon.

Le porteur d'étoiles ne connaît pas l'inceste des ombres. Seules les voix copulent pour inventer, engendrer d'autres langues. Le porteur d'étoiles se lève en Babel, lèche les pluies inversées, celles qui ne connaissent pas le temps imperméable à la vie. Il dit alors l'intimité lorsque la lumière pénètre en lui. Il reconnaît chacune des étoiles. Il court devant la nuit, et rattrape le temps qui se perdra un jour ou l'autre, les rotules remplies de paysages, les chevilles nourries par la terre de sa naissance.

\*

Le porteur d'étoiles marchait avant le jour de sa venue au monde, marchait dans l'utérus de sa mère cherchant à devancer l'oubli de ses naissances, pousse ses mille premiers cris dans la rivière aux mille sangs héritiers. Mais le porteur d'étoiles n'est pas né d'une mère. Alors, le porteur d'étoiles pose le doigt sur la lune, y plante son cœur, et puis y pousse une avortée. Le porteur d'étoiles a la peau saignante d'une femme lorsque les pluies consomment son abandon à n'être que lui-même.

(Extraits de *Cœur à corps*)

Quant aux poètes déjà reconnus par leurs aînés, ils affirment de livre en livre leur personnalité spécifique. Marie-Clotilde Roose se confine dans une poésie de la retenue, peut-être est-elle l'une des rares de cette génération à croire que la poésie puisse encore réellement « penser ». Elle représente aussi — si on me permet de l'exprimer ainsi — l'image d'une poésie féminine, comme il en fut autrefois d'une Marie-Claire d'Orbaix ou d'une Andrée Sodenkamp.

*Seigneur,*

terrassée  
devant ta splendeur

elle s'est courbée jusqu'à terre  
elle étend les bras sur la poussière

sa bouche embrasse la cendre  
émerveillée

tu peux la pétrifier  
ou la rendre comme neige

sa faiblesse n'est plus  
devant ton amour

qu'un souvenir du rien  
que nous fûmes.

(Extrait de *Tourments*)

Parmi ces poètes déjà bien installés dans notre paysage littéraire, il faut bien sûr citer Otto Ganz, Pascal Leclercq ou Christophe Van Rossom, surtout connu pour son activité remarquable de critique. Hubert Antoine est quant à lui l'une des plus belles figures de ces nouvelles générations. Il fut tôt remarqué par beaucoup d'entre nous. En fait, dès son premier livre publié aux éditions de l'Arbre à paroles, *Le berger des nuages*, et ses autres publications au Cormier, jusqu'à cette *Introduction à tout autre chose*, publié chez Gallimard, confirment tout le talent de cet auteur aujourd'hui installé au Mexique où il gère un petit restaurant.

la solitude n'est pas un silence  
c'est une chambre d'échos  
aux murs en rosée noire

la douleur crie de toutes ses cordes  
l'horreur du monde vous comprend seul  
vous cherchez à aimer  
rêve lumineux d'un aveugle  
qui tend sa cible

l'amour siffle un air de fugue

la solitude est une pomme mordue  
de salive sèche

(Extrait de *Le berger des nuages*)

Un Fabien Abrassart, venu plus tard à l'écriture, me semble emprunter les mêmes voies et nous sommes en droit d'attendre beaucoup de lui comme d'un Laurent

Fadanni, actuellement en résidence au Canada. Deux auteurs que l'on devrait voir poursuivre leurs activités littéraires et s'affirmer parmi les meilleurs de cette génération. De Fabien Abrassart :

Nous fragmentons l'infini de peur qu'il nous mesure, là, rendu tel que je fus avant de nous connaître, j'appris à me recroqueviller dans la pierre, passant inaperçu des élucidations, là-bas dans mon corps ce fut septembre, je cultivais l'art d'abandonner les branches, nos mains d'érable roussaient, aussi l'on se détache avec lenteur sous l'écorce, vous y tâtiez le pouls de ma guerre, écume à fond de cale.

\*

Joie de cumulus, nos montgolfières se délestent du monde, qu'importe où les souffles nous mènent pourvu qu'il y ait un cœur à parcourir encore, cependant, décrire ce vertige, l'on rampe indécis sous nos lèvres, vivre, est-ce ajouter du sable au désert, or vous dites que notre petitesse nous dépasse, qu'il existe un songe étoilé en deçà des choses, faudrait cartographier nos infirmités, à coups d'astrolabe.

(Extraits de *La part de personne*)

Et de Laurent Fadanni, ce fragment :

frère  
ce sont tes lèvres et tes paupières qu'il te faudrait clore pour réapprendre l'ouïe  
l'écoute muette des choses premières  
pourquoi ne fais-tu pas du désert ta maison  
là-bas un cactus attend ta compagnie  
des pierres déjà ont pris la forme de ton corps  
qui d'entre vous sera le lit de l'autre  
je te laisse le choix du silence ou du cri  
de la parole jamais

ne vois-tu pas que sous tes dents de sagesse

des crocs ne demandent qu'à pousser

je voudrais que tu bondisses  
je voudrais que tu t'abattes sur tes propres rêves  
te dévores et te digères  
je te voudrais cruel envers toi-même  
pour que ton âme  
acculée  
se découvre rebelle

que tu commences enfin à exister

cela je l'exige

(Extrait de *Anatomie de l'échec*)

Thibaud Binard, lui, n'aura pas eu beaucoup de temps pour s'exprimer, puisqu'il s'est donné la mort à l'âge de vingt-cinq ans, mais la lecture de son livre *Diagonal Doce* est une révélation et témoigne d'une œuvre déjà mature à bien des égards.

Il était né en 1980 à Liège, ville où il a vécu comme dans beaucoup d'autres lieux, avant de se donner la mort le 16 septembre 2005. On lui doit *Lancer*, un bookleg chez Maelström (2006), des poèmes parus dans différentes revues comme *Le Journal des poètes*, *Le Fram* ou *Matières à poésie*. En 2008 est paru, avec une présentation de Karel Logist, *Diagonal Doce* aux Éditions La Différence, un ensemble qui regroupe de nombreux textes de l'auteur. Il laisse de nombreux poèmes — nous confie son préfacier — des notes, des lettres et deux romans. Il avait obtenu une licence en philosophie et était un passionné de voyages dont un qu'il fit en Argentine et qui inspira en partie ce recueil. *Diagonal Doce* s'ouvre sur cette phrase de Cioran, ô combien prémonitoire : « le Réel me donne de l'asthme ». Voici l'un ou l'autre poème de Thibaut Binard :

*Danse de phalanges (fragments)*

Ma truite

Mon huître

Mon uppercut

Mon otarie

En ligne droite et en slalom

Je te vénère par tendres

Chuchotis

Les trompettes se cassent en te laissant passer.

Mon petit faon lubrique

Mon « déjà-là » aux yeux verts et au si beau cul

Souffle sur la bougie

De mon ironie

Ma claque

Mon lapin bondissant

Mes lunettes magiques

Je te lèche tout entière et tu n'es pas en sucre

Pas en miel

Pas en vin

Tu es un timbre sur mon timbre et nous découvrons ton adresse.

L'étau de l'angoisse opère en abricot.

\*

Sept petits chats dansent sur une corniche

Tombent

Et la colère

Survient

En tigres rugissants qui enduisent ma langue d'un gant d'écaille et ne sont que fourmis

Sous mes poings.

Sept petits chats dansent sur une corniche,

Tombent

Sept petits poings de colère, nids de serpents, sept fleurs de fiel éclosent, l'univers se referme, devient mer d'huile en vagues sèches, crisse ; sept tigres aux pas feutrés, aux chaussures en velours, sautent et ne sourient pas : ils guettent. La

Terre exhibe son autre face, courbée, aride et sale, bordée de cicatrices ; tout bruit  
perd sens, perd pied, dilatation de cela dans le ciel. Une statue de pierre bouscule,  
germe de force, crevasse, et s'en va jouer de la flûte que les tigres suivent. La  
colère  
S'est levée

D'autres noms mériteraient d'être cités pour tel ou tel aspect de leur travail, nous  
laissons au lecteur, et à vous mes chers consoeurs et confrères, le soin d'emprunter  
des chemins de travers avec des David Besschops, François Monaville, Frédéric  
Bourgeois, Vincent Daenen et consorts.

Vincent Daenen, le dernier sur lequel je m'attarderai, est né lui aussi à Liège en  
1980. (Liège est décidément, vous l'aurez remarqué, la ville d'où proviennent de  
nombreux poètes. Probablement est-ce quelque part l'influence d'un Jacques  
Izoard ou l'esprit particulier qui règne dans cette ville.) Il a publié deux recueils de  
poèmes, *Poèmes de Sel* et *Le Nouvel Orbe*. Il vit actuellement à Paris avec sa femme  
et ses chiens où il se consacre à l'écriture de romans, de poésie et de pièces de  
théâtre. Sa pièce, *La Nuit d'Elliot Fall*, une commande, se jouera début 2010 à  
Paris.

*Poème II*

Je n'ai d'autres voix  
que celles de mon silence  
d'autre visage  
que celui de mon ombre

Et cependant  
j'ai vu l'horreur d'une paupière intacte  
sous les décombres  
j'ai vu l'oeil secouer l'étreinte d'une lumière  
j'ai vu les lèvres dévêtir les peaux

Et sous la ruine  
d'une flamme en feu  
j'ai vu mon encre relever son ombre

\*

*Poème IV*

Mon coeur a ce visage éteint  
que la poussière renonce à effriter

Splendeur d'une épave sourde  
et terrifiante  
déposant l'écho  
où l'encre me reste fidèle

Je ne cherche pas à reconnaître ma souffrance  
*mais à rompre l'aile de son envie*

(Extraits de *Le Nouvel Orbe*)

Oui, pour paraphraser Yves Bonnefoy, j'aime à répéter à qui veut l'entendre que notre poésie est loin de ses demeures possibles. Et les auteurs mis en exergue (j'aurai pu en choisir d'autres) par quelques poèmes nous illustrent ces demeures qui n'attendent que d'être visitées.

Cet ouvrage — en quelque sorte une suite à l'anthologie *Poètes aujourd'hui*, un travail que j'avais co-signé avec Liliane Wouters — est fragile de par le peu de recul que je me suis donné. Il paraît évident que dans peu de temps, quelques-uns de ces poètes auront sombré corps et âme dans l'oubli, qu'ils auront abandonné le navire pour d'autres vies ou d'autres passions, quelques-uns deviendront nos plus illustres poètes et l'on peut déjà en pressentir l'un ou l'autre, d'autres vont s'affirmer et dépasseront nos espérances. Quant au meilleur d'entre tous, il est vraisemblable que nous ne l'ayons pas encore lu, plus occupé qu'il soit à écrire qu'à se montrer en public.

Mais une chose est certaine, quels que soient les mouvements ou les écoles, la poésie mérite toujours d'être vécue et expérimentée.

Cette lecture, je n'aurais pu la mener à son terme sans l'existence de revues remarquables, souvent accueillantes pour ces voix nouvelles. Des revues comme *Le Fram*, *Matières à poésie* ou *Sources*, où j'ai abondamment puisé des informations, lu les premiers poèmes des uns et des autres. Que soient ici remerciés Karel Logist, Ben Arès, Eric Brogniet et tous les collaborateurs de ces revues. Sans eux ce travail eut été impossible ou aléatoire. Et il faut d'ailleurs souligner combien est capital le rôle de ces revues ouvertes aux nouvelles écritures, combien notre devoir est de les soutenir ; c'est souvent là le terreau de demain. Les éditions *Tétrás Lyre*, *Le Cormier* et *Maelström* m'ont été aussi d'une très grande utilité de par les collections mêmes qu'ils réservent à ces poètes nouveaux. Les auteurs eux-mêmes me furent d'un grand secours pour tous les inédits qu'ils m'ont aimablement confiés. Ce travail m'aura aussi montré l'importance qu'il y a à réserver, dans un catalogue d'éditeur, une place non négligeable à ces nouveaux venus. Ainsi avons-nous, au Taillis Pré, publié Fabien Abrassart, Raphaël Micolli et sous peu Alexandre Valassidis. Mais mon intention est de créer bientôt, si l'on m'en donne les moyens et le temps, une collection spécifique pour ces voix nouvelles sous le titre de « *les noirs désirs du Taillis Pré* ».

Oui, la poésie, comme le disait Pierre Reverdy, sera toujours affaire d'émotion. Puissent ces textes vous émouvoir et éveiller votre curiosité comme ils ont secoué la mienne.

Copyright © 2009 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Yves Namur, *La nouvelle poésie française de Belgique. Réflexions autour d'une publication récente* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2009. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >